# JOURNAL DE ROUBA

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

### BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paralt les Mercredi, Vendredi et Dimanche est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date. Pour Roubaix, 25 prancs par an.

14 principle six mois.

7 50 prois mois. ABONNEMENT : {

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et t'on reçoit les annonces, à raris, ches MM. LAFFITTE, BULLIER et C'a, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUMAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BUL-LIER et Cle, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

#### ROUBAIN

11 novembre 1862.

La Correspondance Havas publie ce matin la proclamation suivante adressée par le général Grivas, au peuple hellène :

« Citoyens!

En prenant de nouveau les armes pour défendre les libertes nationales, écrasées sans pitié par un système de gouvernement haï de tout le monde, je vous prie, au nom de la patrie, de vous serrer autour du nome de la patrie, de vous serrer autour du nome de la patrie, de vous serrer autour du nome de la patrie, de vous serrer autour du nome de la patrie.

drapeau national que la garnison de Vonitza a arbore avec tant de courage.

Citoyens, nous sommes tous frères;
nous nourrissons tous les mêmes sentiments; tous nous demandons la guerison
des mêmes plaies. Levez-vous donc tous, comme un seul homme, pour defendre la souverainete nationale. Grivas.

On annonce, à la suite de cette dépêche, que les membres du gouvernement provisoire ont desavoue la conduite du général Grivas.

Le ton de ce document est républicain ; mais les formules en sont vagues et hanales. Le général Grivas engage ses concitoyens à défendre la souveraineté nationale que personne ne menace, sinon ceux qui jetteraient des divisions funestes parmi les Grees,

Un point à remarquer cependant, c'est que Grivas donne pour modèle à suivre la conduite de la garnison de Vonitza, qui a arbore non-seulement le drapeau de l'indépendance, mais celui de la conquête, et dont la Turquie, menacée par elle en ses frontières grecques, a demande la dissolution.

Sous ce rapport, l'attitude du général Grivas peut créer des difficultés graves.

Le parti républicain va se rallier autour de lui.

L'Opinion nationale annonce « qu'un grand nombre de volontaires italiens se préparent à s'embarquer pour Athènes, et que des comités d'enrôlement s'orga nisent à Naples, à Palerme et à Messine.

D'après le Messager du Midi, les nouvelles de la guerre de Perse ne sont pas moins favorables à la Russie que celles de l'anarchie grecque. Une lettre de Teheran,

du 29 septembre, annonce à ce journal la prise d'Herat par Dost-Mohamed, l'emir de Kaboul, allié de l'Angleterre, et la marche du vamqueur sur Merched. Dost-Mohamed Khan, profitant de la clause du traite conclu à Paris entre Ferrouck-Khan et lord Cowley, d'après laquelle la Perse n'a plus le droit de s'occuper des affaires extérieures de l'Afghanistan, en a profité pour exécuter les desseins qu'il méditait. J. REBOUX.

Le Journal de Francfort annonce que la propriete du Pays se separe definitivement de la politique du gouvernement. »

L'attitude du Pays et les services qu'il n'a cesse de rendre répondent sulfisam-ment à cette allegation.

ment à cette allegation.
Fidèle aux principes fondamentaux de notre Constitution, à l'exterieur, devoué sans réserve à la grande cause des nationalites, le Pays est et restera, à l'interieur, l'énergique soutien des bases sur lesquelles repose le gouvernement de l'Élu du suffrage universel. — J. Baraton suffrage universel. - J. Baraton (Pays.)

On assure que la Russie vient de donner l'ordre de mettre sur le pied de guerre sa flotte de la mer Caspienne, et de la concentrer à Astrakan.

Cette mesure est prise en vue des complications qui seront amenees par les evenements qui, en se developpant, peuvent compromettre les etablissements russes de la mer Caspienne.

On sait que, dans la tutte qui vient de commencer au Herat, les intérêts de l'Angleterre sont engagés du côte de Distandammed, prince des Afghans, qui attaque le chef du Herat, tandis que les interêts de la Russie sont engages du côte de la Perse, qui defend le chef du Herat attaque par Dost-Mohammed, allie de la Grande-Bretagne.

(La France.) Grande-Bretagne. (La France.)

Tous les ministres se sont rendus hier matin à Compiègne, afin de tenir conseil sous la présidence de l'Empereur.— A. Renauld.

Le Siècle, le Temps, l'Opinion nationale et la Presse ont reçu du ministère de l'intérieur la note suivante :

« Des journaux ont agité récemment la question de savoir si le nombre des depu-tés doit être fixe d'après les listes electo-rales ou d'après les tableaux du recense-

ment, déduction faite des incapables et

ment, deduction taite des incapables et des indignes.

• Cette question avait été déferée par vo'e de pétition au Senat pendant la dernière se-sion; elle a ete l'objet d'un examen aussi consciencieux qu'approfoadi, et, à la suite d'un rapport de M. le vicomte de La Gueronnière, qui a refute avec soin tous les arguments invoques, le Senat a passe à l'ordre du jour.

de La Gueronnière, qui a refue avec soin tous les arguments invoques, le Senut a passé à l'ordre du jour.

• Ce debat, du reste, n'offre pas un interêt serieux; en effet, il resulte du rapport de la commission du Senat que l'application du système developpé par le petionnaire n'exercerait pas une influence notable sur le nombre des deputes, puisqu'elle n'augmenterait que dans une proportion insignifiante le nombre des electeurs. Quoi qu'il en soit, si la question n'avait pas eté resolue par un vote du Senat, il suffirait de relire les dispositions de l'article 1 du decret organique du 2 levrier 1852 pour ne conserver aucun doute sur sa veritable signification.

• Cet article est ainsi conçu':

« Chaque departement aura un député à araison de 35,000 electeurs; neanmoins, il est attribue un depute de plus à chaeun des departements dans lesquels le nombre excedant des electeurs s'elève à 25,000 (1).

• En consequence, le nombre total des deputes au prochain Corps legislatif est de 261. • On le vott, de decret organique ne se borne pas à etabtir le principe, il en fait immediatement l'application. Ce n'est pas l'administration, c'est la loi elle ménie qui a fixe le nombre des deputes à 261, chiffre exactement calcule sur le nombre des electeurs inscrits.

hiffre exactement calcule sur le nombre

des electeurs inserits.

En resume, si la Constitution et le déeret organique avaient besoin d'être interpretes, le Senat seul serait competent, et il s'est prononce d'une voix unanime en

layeur du système suivi, jusqu'à ce jour; mais it n'y à pas lieu à interpretation.

Le legislateur a pris soin de lever toute incertitude; il a nettement tranche la question, d'une part en fixant lui-même pour la premiere legislature le nombre des deputes, et de l'autre en prenant pour base de cette fixation, non les tableaux du recensement, mais les listes electorales. » (Communiqué).

#### LA CRISE COTONNIÈRE EN ANGLETERRE.

La statistique a parfois de singulières fantaisies. On sait que depuis plus d'un an une crisc terrible pèse sur la population industrielle du comte de Lancastre, en

(1) Ce chiffre a été réduit à 17,500 par le sénalus consulte du 27 mai 1857.

Ang'eterre, où la filature et le tissage de coton occupaient à peu près la totalite des bras. La charite privee, quelque activité qu'elle aît déployee en cette circonstance. n'a pu apporter qu'une faible attenuation à la detresse generale. On a calcule que la somme des salaires gagnes annuellement por les ouvriers du Lancashire s'elevait au chiffre de 175 millions. Or, tous les efforts reunis de la bienveillance publique et privee, n'ont reussi qu'à distribuer 180.000 francs de secours par semaine aux necessiteux, ce qui donne par au une somme de 7 millions 500,000 francs. Ce dornier chiffre mis en regard de celui de 175 millions qui represente le gain normal et par suite, la depense courante des ouvriers de cette region, montre suffisument l'intensite du mal qui sévit en ce moment.

Eh bien! le relevé officiel des naissan-ees, mariages et morts que le gouverne-ment anglais publie tous les ans, peut-ètre même tous les six mois, vient de de-montrer que, pendant la periode de de-tresse que le Laneashire vient de traverser, et specialement pendant les six premiers mois de 1862, le nombre des naissances loin de diminuer presente une legère aug-mentation, tandis que celui des decès offic une diminution marquee, comparativeune dininution marquee, comparative-ment aux deux annees précedentes. Le chiffre des mariages a seul presenté une certaine decroissance,

Ces resultats, au moins singuliers, ont mis en monvement. L'imagination des economistes, qui o it immediatement cherché l'explication de cette anomalie. Voici ce qu'ils ont trouve. Le chiffre des naissances contro de difficulture singulations de l'information d n'offre pas de difficultes serienses, attendu n'offre pas de difficultes scrieuses, attendu que la physiologie a depuis longtemps constate que la fecondite des mariages est en raison inverse du bien-être materiel des époux. Quant à là diminution du chiffre des decès, voici comment on l'explique. Depuis que les manufactures de coton ont diminue leurs heures de travail ou même fernie absoluinent leurs portes, un grand nombre de mères de l'amille, qui trouvaient un emploi lucratif dans les manufactures et negligeaient le soin de qui treuvaient un emploi lucratif dans les manufactures et negligeaient le soin de leurs enfants, ont ete forcement ramenes dans leur menage et ont donne à leurs enfants des soins dont la necessite et l'appàt du gain les privaient préedemment. Les enfants etant mieux soignés, la mortalité a éte moins grande parmi eux; de là les decroissances de decés constates par la statistique. Ensuite, les onvriers et ouvrières, qui, pendent la belle saison, ont passe au grand air et dens une liberté force le temps qu'ils passaient auparavant enfermes dans les quatre murs malsains d'une manufacture, se sont trouvés sains d'une manufacture, se sont trouves momentanément dans des conditions hygieniques meilleures, et il n'y a rien d'étonnant à ce que la mortalité ait été moins grande parmi eux qu'en temps de prospèrite industrielle, prospèrite qui se traduisait pour eux en aggravation des travaux malsains, quoique bien rétribués, de l'usine.

malsains, quoique bien rétribués, de l'usine.

Mais on comprend que ce bien, qui s'est
transitoirement produit, grâce à la helle
saison et à un cté d'une exceptionnelle
douceur, va faire place à une détresse
horrible, à l'apparition des premiers froids.
C'est afors qu'il faudra combattre les rigueur de l'hiver par une nourriture substantielle, par des vètements chauds, par
un foyer abondaunment pourvu: toutes
choses qui coûtent fort cher et dont l'usage
est pourtant de première nécessité sous
peine de mort.

On peut donc dire, sans exagération,

On peut donc dire, sans exageration,

peine de mort.

On peut donc dire, sans exagération, que la detresse industrielle produite en Angieterre par l'interraption de l'arrivée des cotons américains va commencer sentement à se faire sentir; et si la charité individuelle a dejà épuisé ses ressources—comme on serait porté à le supposer en voyant le ralentissement des souscriptions—il est clair que le gouvernement ne pourra se refúser, malgré la repugnance qu'il ressent, à venir au secours des ouvriers en coton à l'aide d'un emprunt inserit au livre de la dette publique.

En 1846. lors de la famine en Irlande, le gouvernement anglais s'imposa un sacrifice de 25 millions par mois pour soulager la misère irlandaise, mais cela ne dura que six mois, et au bout de ce temps l'émigration d'une part et la mort de l'autre avaient tellement eclairei les rangs de la population en Irlande, que les survivants purent retrouver dans le travail leurs moyens d'existence. Aujourd'hui, la detresse du Lancashire est plus menaçante que celle de l'Irlande en 1846, et, ec qu'il y a de pire, c'est qu'on n'en saurait prévoir la fin.

E. Mourter.

#### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches telegraphiques suivantes

Turin, 9 novembre. Garibaldi est arrivé à Pise; son etat est

Garbaidi est arrive a Pise; son etalest satisfaisant.

La rencontre entre les brigands et les troupes, dont il a ete question, a eu lieu à San-Severo. Les brigands étaient au nombre de 200, tous bien armes.

Vienne, 10 novembre. Le bruit de la candidature de l'archi-

#### FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 12 NOVEMBRE 1862.

-Nº 8.-

#### Les deux frères.

CHAPITRE VII. (Suite).

Ce vicillard est-il ton père, pauvre enfant? demanda Gothard avec bienveillance, en considerant avec un inexprimable intèrèt la jeune filie, qui sanglota't, agenouillee près du musicien.

Elle prononça un « oui » à peine intelligible. Impossible à Gothard de detacher ses yeux du visage expressi? de la jeune personne; non qu'elle fût belie, ni même jolie, mais ses traits avaient une fintesse tune distinction qui l'enchantaient. et une distinction qui l'enchantaient. Il avait une véritable passion pour la pein-ture et pour les beaux modèics queique part qu'il les rencontrât.

\* Mais, Gothard, ne reste donc pas là

comme une buche, lui cria Hermann, Tu vois bien qu'un secours efficace est neces-saire iei. Viens, hâte-toi i Nous allons porter cet infortuné dans notre chambre, et puis nous appellerons ton père. A cette invitation d'Hermann, Gothard

prêta une main secourable, et tous deux, prenant le vieillard dans leurs bras vi-goureux, montérent les marches et le transportèrent dans leur chambre, qui

était heureusement au rez-de-ehaussée. e Parole d'honneur, s'ecria Loti, bat-tant des mains avec surprise, ils l'appor-tent ici, et la jeune fille trotte derrière avec le chapeau et le violon. Voilà, je l'a-voue, une scène des plus touchantes!

— Qu'y a-t-il done, mon cher enfant?

demanda Elfride en souriant et en levant
les yeux de dessus son ouvrage.

— Ah! rien, à vrai dure, si ce n'est
qu'un miserable musicien en retraite, qu'i parcourt les rues avec son violon et sa fille, et qui a tout naturellement trebuche sur un tas de pierres, ear il est aveugle, a l'ait une culbute dont la vue valait au moins

l'ait une culbute dont la vue valait au moins douze schellings. La mère garda le silence, et, pour la première fois peut-être, son sourire n'invita pas le jeune etourdi à poursuivre. Au fond, Elfride n'était pas méchante, et l'époque où elle etuit pauvre elle-même lui avait laisse un sentiment naturel de compassion sincère pour tous les malleu-reux. Malgre cela, il ne iui vint pas à l'ex-prit de donner à son fils une sevère leçon; elle se contenta de se taire, ear Louis, son enfaut gâte, etait encore si jeune; il n'avait aucune experience du monde, et ne regardait la vie que comme un jeu : pouvait-on le reprendre severement, le punir meme pour un tel enfantillage? Caroline pensait autrement, quand elle

se leva pour voir par elle-même ce qui se passait; son regard se fixa avec une ex-pression de douloureuse surprise sur les yeux du jeune etourdi. Il les baissa et se dirigea vers ta fenétre où Hulda etait assise, pour eauser avec elle; mais elle de-tourna la tête avec mepris et lui dit d'un

ton glacial:

« Tu ferais beaucoup mieux de descendre et de donner au pauvre vieillard les douze sehellings qu'il a gagnes, selon toi,

douze schellings qu'il a gagnès, selon toi, par sa malheureuse chute, que de venir méler ma soie; — je ne veux pas entendre parler de toi. Dahl et Bundler, absorbés dans leur jeu, et fort habitues deja aux petites querelles de leurs enfants, n'avaient pas prété la moindre attention à cet incident, jusqu'au moment où Hermann entra, s'approcha du docteur et lui dit:

« Maintenant, cher oncle, viens voir le vieillard; nous craignons qu'il ne se soit

vieillard; nous craignons qu'il ne se soit dangereusement blessé.

 — Que veux tu dire, mon fils ? demanda le docteur avec surprise, je ne te comprends pas. Commencerais-tu dejà à te procurer des malades pour ta clientèle à

- Oh! non, repondit Hermann avec une légère impatience; je croyais que le mat-heur qui vient d'arriver da s la rue n'a-

A ces mots. Bundler se leva et accompagna son neveu dans la chambre des etudiants.

Le pauvre musien était étendu sur le sopha. Le docteur regarda avec etonnement este l'igure qu'it lui semblait recon-

ment cette ligure qu'il lui semblait recon-

naître, quoiqu'il ne pût se rappeler ni ou, ni dans quelle directistance il l'avait vue. La ravissant jeune fil e, agenoui lée près du sopha, balgnuit la tête ensanglantée de son pere avce de l'eau et ues lar-

Apres avoir tâté le pouls du vieillard, docteur se retira un peu à l'ecari et

Que diable est-ce eela, jeunes gens ? où avez-vous reneontre ces gens-là?.
Gothard lui raconta ce qui venait de se passer. Le docteur trouva alors fort natu-relle la scène qu'il avait sous les yeux;

médecin expérimenté, il prescrivit des remédes efficaces, et le vicillard recouvra bientot ses sens, et entendit avec sur<sub>i</sub>rise toutes ces voix étrangères autour de lui. Mais dès qu'il reconnut parmi elles la voix Mais des qu'il reconnut parmi elles la voix de sa fille, et qu'il sentit la main amie à laquelle il était habitue chercher a lui placer la tête dans une position plus commode, il demanda, d'un ton ou perçait la plus vive inquietude:

« Edith, mon enfant, le violon est-il brise? ou bien est-il reste intact?

— Il est intact, pere le repondit-elle, et sa voix etait empreinte d'une joie si véritable que l'on comprenait quelle importance ils attachaient tous deux à ces trois mots: « il est intact!)

mots: « il est intact!

Le vieillard joignit les mains et dit à voix basse :

« Dieu soit loue! car autrement nous se-

rions reduits à mourir de faim. rions reduits à mourir de faim.

— Allons, mes braves garçons, dit Bundler, qui cherchait toujours, mais en vain, à se rappeler les traits du pauvre musicien — maint-mant nous reconduirons ee vieillard chez lui avec precaution, et nous productions de la constitution de la consti

prendrous soin qu'il ne manque de rien, car il est mainte chose plus efficace que les medicaments. > Le docteur mit la main à sa poche, don-

Le docieur mit la main à sa poche, donna quelque argent à Gothard; puis, s'adressant à la jeune fille, et lui dit:
« Suis-mo., ma belle enfant: ma femme
te remettra divers objets qu'elle a prepares à tou intention. »
Quelques heures après, quand le père
et la fille eurent pris quelques rafraichissements auxquels ils n'etaient plus accoutumes depuis longtemps, ils se dirigèrent
vers leur miserable demeure, accompagnes des jeunes geus. Hermann soutenait
le vieillard; Gothard marchait à côte de

la jeune personne et s'efforçait de la con-soler par des paroles bienveillantes. « Y a-l-il longtemps que ton père est si pauvre, chère Edith? » lui demanda-t-il enfin, desirant connaître mieux leur triste situation.

Elle repondit à voix basse, de erainte d'être enteudue de son père, qui n'aimait pas à voir aborder ce sujet.

Helas I oui, dit-elle. Mon père, mis à a retraite depuis plusieurs années, est tombe de plus en plus bas, et enfin le Seigneur lui a envoye une dernière épreuve en le privant de la vue. Ah! monsieur Bundler, si vous saviez combien mon père Bundler, si vous saviez combien mon père est bon, resigne et pieux, vous auriez de la veneration pour lui, j'en suis săre. Il a beaucoup et amèrement souffert; nous avons vu autrefois de meilleurs jours.

Sa voix douce et harmonieuse avait un charme indicible. La manière dont elle s'exprimait prouvait une éducation à la quelle on ne se serait pas attendu d'après ses vétements grossiers et sa profession, et Gothard en ressentit une impression

et tothard en ressenti une impression agreahle et profonde. En ce moinent, ils entrèrent dans une ruelle déserte; le jeune homme ordinaire-ment si fier se pencha vers Edith et sol-licita la permission de porter son petit

Elle se contenta de secouer négative-

ment la tête.

Les yeux de Gothard étaient fixés saits Les yeux de Gothard étaient fixés sains cesses sur le delicat et pâle visage de la jeune personne, brillant d'un vif éclat, sous les derniers rayons de pourpre du soleil couchant; plus il considerait ses traits agreables, plus il lui semblait voir dans tout son être quelque chôse de trop distingue pour qu'il pût se degrader en lui rendant ce service.